

L'Ordre Français
sept. 77

LES "NOUVEAUX PHILOSOPHES"

J'ai fait cet été ce que (je crois) pas mal de gens ont fait. J'ai lu les œuvres des « nouveaux philosophes » : j'ai lu « Les Maîtres Penseurs » de M. André Glucksmann et « La Barbarie à visage humain » de M. Bernard Henry Lévy (1).

Ce ne sont pas de mauvaises lectures et je ne les ai pas regrettées. Ces deux jeunes auteurs sont instruits. Ils ont du talent, de la verve, de la répartie. Ils se désempêtrent, comme ils peuvent, mais fort énergiquement, du marxisme dans lequel ils avaient vécu et dont ils ont maintenant compris l'erreur. Ils osent même aller au-delà de la répudiation du marxisme et s'en prendre au tabou des tabous qui est l'illusion socialiste. C'est dire que dans un temps de conformisme et de respect terrorisé de certains mots, ils ont cette vertu rare qui se nomme le courage intellectuel. On a plaisir à le reconnaître et à leur en savoir gré.

M. Glucksmann est, paraît-il, un homme d'une quarantaine d'années. Il est agrégé de philosophie et maître de recherches au C.N.R.S. Son livre est une réflexion sur la philosophie allemande du XIX^e siècle qui, de Fichte à Hegel, puis à Marx et à Nietzsche — que ces penseurs l'aient ou non tous voulu — peut être ramenée à une entreprise qui a porté à l'absolu le culte de l'Autorité, du Pouvoir, de l'Etat, et légitimé l'emprise de ce pouvoir sur les destinées humaines, vouant ainsi notre espèce à l'esclavage qu'elle a connu dans l'Allemagne hitlérienne, qu'elle connaît dans la Russie soviétique et vers lequel tendent tous les Etats modernes, même lorsqu'ils s'efforcent d'être ou se croient libéraux.

Vous me direz que c'est là, grosso modo, une vue qui ne vous surprend pas, qui ne vous apprend même rien et que, vous et moi sommes, depuis longtemps, convaincus de ces évidences. Il est bien certain que la lecture de plusieurs Encycliques des Papes, et celle des œuvres des grands esprits de l'école

(1) Les volumes des deux auteurs sont publiés chez Grasset, 61, rue des Saint-Pères, 75006 Paris.

contre-révolutionnaire nous ont — Dieu soit loué — immunisés contre l'attrait des cultes totalitaires. Oui, mais que de jeunes hommes, que l'éducation qu'ils avaient reçue semblait au contraire vouer à ces mêmes cultes, cassent aujourd'hui les vitres de la serre où ils étaient enfermés et, s'en échappant à demi asphyxiés, clament leur joie de leur libération, saccagent les idoles qu'on leur avait appris à vénérer et nous crient qu'enfin ils respirent, voilà quand même quelque chose d'intéressant. C'est un petit événement intellectuel dont il faut espérer qu'il aura des suites. C'est une date.

Ainsi, sur des plans différents, en des temps plus heureux où les débats d'idées n'engageaient pas encore tout l'avenir de l'Homme et, déployant des formes de talent variées, Taine avait-il par le livre des « PHILOSOPHES FRANÇAIS » brisé en 1857 avec les fadaïses du spiritualisme cousinien ; ainsi en 1888, Bergson avait-il, en sens inverse, entamé avec un irrésistible brio le procès du scientisme largement dérivé de ce même Taine ; ainsi dans les années 1930, le malheureux Brasillach et le plus sage Thierry Maulnier avaient-ils rompu avec la littérature dite « d'après-guerre », avec sa veulerie et sa complaisance.

Ce qui précède ne signifie point, pour revenir à M. Glucksmann et traiter d'abord de son cas, que nous ayons tout avalé et savouré de ses propos. Loin de là. Cet universitaire doit être un puits de science dans son domaine, mais nous sommes étonnés des lapsus qui lui échappent dès qu'il en sort. Il vous parlera de l'Auguste de Racine, maître de lui comme de l'univers, comme s'il croyait Racine l'auteur de Cinna. Il vous parlera du « vulgum » comme s'il avait oublié son latin. Il se livre sur la Révolution Française à des considérations plus que vaseuses et, à propos des massacres de Septembre, parvient à la brillante conclusion que les assassins étaient en somme des gens « bien », furent approuvés par les gens « bien » et qu'on ne peut guère leur reprocher que d'avoir exercé, peut-être un peu hâtivement, les fonctions de cruelle justice dans lesquelles se complaisaient les régimes antérieurs. M. Glucksmann a le défaut de certains professeurs de philosophie. Il se croit qualifié pour aborder n'importe quel sujet, et est content de lui lorsqu'il croit avoir réussi à étonner la classe. Il est fort intelligent et devrait chercher à se guérir de ce travers un peu comique.

Il y a chez lui un goût du paradoxe un peu puéril. Il s'est amusé à placer Rabelais à l'origine de nos malheurs. Ce serait l'utopie de l'Abbaye de Thélème qui aurait constitué l'archétype de la société socialiste et abouti au « Goulag ». On peut trouver l'idée drôle, quoiqu'elle soit d'une drôlerie laborieuse et du style de celle que développait Bergotte chez Madame Verdurin, mais l'hypothèse de l'influence de Rabelais sur les sinistres pontifes qui ont forgé le monde moderne est une plaisanterie qui ne mène à rien.

Nous avons été aussi un peu peinés de retrouver dans son livre la vieille litanie : Descartes = Raison, Raison = Etat, Etat = Pouvoir, Pouvoir = Tyrannie. C'est une argumentation digne des procès soviétiques. C'est aussi du mauvais Taine. Avec ce dernier, Boileau déjà était le père spirituel de Robespierre. Voilà maintenant Descartes ancêtre de Staline. En suivant des « raisonnements » de cet acabit, on finirait par mettre à l'index tous les hommes qui ont pensé quoi que ce soit sur quelque sujet que ce soit depuis l'origine des temps. Est-ce vraiment sérieux ?

Dans le cas de M. Glucksmann, il n'y a pas de doute, c'est sérieux, et c'est même ce qui vicie tout ce que sa réflexion peut avoir par ailleurs d'honorable et de fécond.

Par juste horreur de l'épouvantable monomanie réglementaire de l'état socialiste moderne, mais sous l'effet de l'erreur qui lui fait interpréter cette monomanie comme un effort vers toujours plus de rationalité, alors qu'elle est une manifestation de pure démente, sous l'effet — disons-nous — de cette erreur, il se rejette passionnément du côté de l'irrationnel et vers les milieux de déchets, de « paumés » et de marginaux qui lui paraissent le représenter ici-bas.

Sous prétexte que l'Etat moderne généralement est « contre », lui est « pour ». Ces parias professionnels ne lui apparaissent dès lors que nimbés d'une auréole sacrée. Ils sont admirables parce qu'ils ont des ennuis avec les flics.

Il eut été un peu plus difficile, mais probablement plus intéressant, de faire le départ entre ce qui est intrusion absurde et blessante de l'Etat dans la vie des citoyens et les fonctions de police élémentaire qu'il a le devoir d'assumer, puisque sans elles, la société ne peut survivre. Ce n'est pas parce que l'Etat nous met en carte et restreint chaque jour davantage l'aire à l'intérieur de laquelle il nous tolère encore quelque

autonomie de mouvement, ce n'est pas parce que l'Etat français a promulgué en 1976 plus de 1.200 lois (soit entre trois et quatre par jour), ce n'est pas pour ce motif que nous devons, par réaction, nous attendre sur le sort des prostituées, déplorer que les fous ne puissent pas tous circuler dans les rues un couteau à la main, encourager les drogués, héberger par principe les déserteurs, choyer les invertis et, hors des prisons où parfois on les enferme, octroyer aux assassins des permissions suffisamment fréquentes pour qu'ils ne risquent pas de perdre la main. On a l'impression que la haine du despotisme étatique ferait facilement de M. Glucksmann un nostalgique de la « bande à Bonnot ». Ce serait, en vérité, sous prétexte d'émancipation, se condamner à un nouveau conformisme et se river des fers aussi pesants que ceux que l'on prétend rompre.

Mais ne sentons-nous point que ces fers nouveaux, déjà on nous les rive, sans nous avoir délivrés des précédents ? Les citoyens non-marginaux dans la France libéralo-totalitaro-démocratique de 1977 n'ont pas seulement l'Etat sur le dos, ils ont aussi les marginaux ou censés tels. Ils doivent payer des indemnités de chômage à des immigrés de toutes couleurs, ils payent l'avortement des filles en passe de devenir filles-mères, ils paient la pilule, ils paient la reconstruction des bâtiments publics que font sauter les autonomistes corses et les dégâts infligés à la nature par les rassemblements de pouilleux écologistes. Ils supportent à la fois Leviathan et une bande de victimes prétendues du monstre pour lesquelles celui-ci remplit les fonctions de vache-à-lait.

Comment M. Glucksmann ne voit-il pas cette évidence ? Il semble ne s'être dégagé des cultes totalitaires que pour s'enliser dans le folklore gauchiste. Il s'imagine que la guerre du Vietnam fut une noble chouannerie, que les Bretons souffrent plus que les autres Français, et patati et patata. Ces Français, lorsqu'ils n'ont pas droit à ses yeux au statut préférentiel des « marginaux », sont d'ailleurs au passage traités par lui de « salauds ». Je suppose pour ce qui peut subsister en eux de patriotisme. M. Glucksmann dans le même temps se félicite que sa « naissance » l'ait préservé de la contamination de leur saloperie. Nous en sommes contents pour lui, mais il lui faudra convenir qu'en dépit de cette heureuse prédestination, il lui reste encore pas mal de progrès à faire, ne serait-ce que sur le chapitre de la politesse envers les indigènes.

Nous lui avons dit qu'il nous plaisait parce que, malgré les étranges bagages dont il se charge, il a l'air d'être sincèrement en marche et en quête de vérité, qu'il a compris certaines choses, très évidentes certes, mais qu'il eût pu ne jamais comprendre, qu'il a fait déjà du chemin. Il sentira bientôt, nous le croyons, que ses nouvelles idoles ne valent pas mieux que celles qu'il a brûlées. Qu'il ne s'attarde donc pas à l'étape qu'il fait à leurs pieds et qu'il reprenne la route.

M. Bernard-Henry Lévy nous paraît à sa différence s'être largement dégagé du fatras d'illusions nouvelles où son collègue s'est pour le moment embarrassé. Nous ne commenterons que les conclusions de sa « **Barbarie à visage humain** ». C'est qu'il entr'ouvre une porte qui mérite d'être ouverte.

Le problème en effet, qui n'est toujours pas résolu, est celui de savoir comment « en sortir ». Comment nous dégager de l'étreinte du monde socialiste ? Comment reprendre l'avantage sur l'Etat et le faire reculer ? Par une lutte ouverte ? Certes, si on le peut, mais les circonstances favorables au « **coup de force** » maurrassien (que Maurras lui-même n'a jamais pu réaliser) sont rarement réunies. Par une émigration intérieure de type stoïcien (**abstine, sustine**) ? Elle laisse le champ libre aux divagations ravageantes de l'Etat Moloch et il faut beaucoup d'insensibilité d'âme pour essayer de s'en tirer tout seul. Par un exposé systématique des méfaits du Léviathan ? Mais ceux qui considèrent ces méfaits comme des bienfaits sont les plus nombreux et le Léviathan est fort chéri de ses esclaves. Par une inlassable leçon de bon sens politique, rassemblant et fortifiant autour d'elle une minorité de rescapés ? C'est un peu ce à quoi nous nous efforçons et ce à quoi s'efforce l'**Ordre Français**, mais nous savons bien qu'autour de nous dans le même temps tout s'aggrave plus vite que nous ne progressons et que nous sommes cernés par un monde de plus en plus aberrant... Nous vivons ainsi une grande angoisse. M. Bernard-Henry Lévy, dans son style à lui, avec sa propre histoire différente de la nôtre, ressent quelque chose de fort proche.

Alors, il tente de répondre à cet obsédant « **comment en sortir** » ? Il ne croit plus au combat politique. Il a ses raisons d'être déçu de celui qu'il a livré, nous ignorons les détails de ces raisons et de ce qu'il fut, mais sur le principe même il nous semble qu'il a tort. Primo parce qu'il n'est aucune arme dont il faille se refuser l'usage. Si ce domaine, au moins de

la pensée politique, avant même qu'une action s'en dégage, est proprement occupé et tenu, ce sera toujours un secteur en ordre, où l'on saura ce qu'on doit vouloir en dépit de l'anarchie générale des esprits.

Mais ce qu'il ajoute est vrai et c'est que le combat actuel doit être « métaphysique » et « moral ». Il dit aussi « esthétique » et il a raison, mais tenons-nous en à « moral » et à « métaphysique ».

Ce n'est plus en effet l'Etat seul qui est malade. Nous n'avons plus à faire à un Etat malade chapeautant une société saine, laquelle aurait su très généralement conserver des mœurs, respecter des garde-fous éprouvés, professerait une Foi qui lui fournirait un cadre et donnerait un sens au destin de ses citoyens. Tout cela est par terre et en capilotade. Le Play citait souvent le proverbe qu'il avait appris d'un pêcheur de la mer d'Azov : « **le poisson pourrit par la tête** ». La tête s'est d'abord pourrie, mais maintenant le reste du corps a suivi. Cette pourriture a non seulement fait de la société française — et des autres sociétés d'Occident — ce que M. Marcel De Corte nomme une « **dissociété** », mais l'intime même des consciences individuelles est atteint. On ne peut songer sans épouvante à l'affreuse bouillie d'erreurs de faits, à l'incohésion, aux habitudes mentales illogiques, à la laxité morale, aux images désastreuses, aux laideurs choyées qui peuvent constituer l'univers intérieur des malheureux produits des C.E.G. Un fonds de nature lutte et rejette une partie des immondices qu'ingurgitent ces malheureux, mais pour ne parler incidemment que de l'aspiration au Beau qui peut habiter le cœur de ces pauvres enfants, nous savons qu'il n'y sera guère répondu qu'au niveau des sottises et des médiocrités minables du « Centre Pompidou ». Cette création est typique des activités d'un Etat dément, acharné, au nom de ce qu'il appelle « Culture », à détraquer et salir les consciences. Cet acharnement porte ses fruits...

Le Play était, selon nous, déjà dans le vif du sujet, lorsqu'il ressassait, il y a plus de cent ans, que tout était perdu en Occident si n'y était pas restaurée une saine philosophie et très particulièrement si n'y étaient pas restaurées comme maîtresses de vie, institutrices de l'Etat et des âmes, les tables du « Décalogue Eternel ». Cent ans ont passé et M. Lévy qui n'a probablement jamais lu Le Play, arrive hors d'haleine, épouvanté de ce qu'il a vu et nous annonce qu'il est temps

« d'écrire des Traités de Morale ». Oui, il est grand temps, et des Traités de Métaphysique aussi. *Sublato numine tollitur civitas*. Il est temps de restaurer le sens et le respect du Numen.

En d'autres termes, nous avons besoin de penseurs, de sages et de Saints. C'est à peu près l'appel final de M. Bernard-Henry Lévy. J'ai ajouté les Saints. M. Lévy ne se doute pas encore qu'il en a besoin, mais ce qu'il dit est déjà bien. Il n'est pas des nôtres. Probablement n'en sera-t-il jamais. Peut-être au contraire en sera-t-il un jour. Mais aujourd'hui, ce qu'a dit ce jeune homme de vingt-huit ans est ce qu'il fallait dire. Il l'a naturellement enrobé de propos obscurs et d'autres qui par instant à juste titre nous choquent, mais nous passons outre, car enfin ! — voilà quelqu'un qui ne se dérobe pas devant l'essentiel.

François LEGER